

## Présentation

FRANCIS TOLLIS  
CRPHL – GrALP

Université de Pau et des Pays de l'Adour, France

Dans son introduction à la partie monographique (« La construction du sens ») du numéro 23 de la présente revue, programmatiquement intitulée « L'insoutenable légèreté du sens », J. Vázquez Molina rappelait opportunément que le sens verbal (énonciatif) passe parfois, au mieux pour franchement impénétrable, au pire, dans l'optique d'un certain positivisme linguistique, pour carrément insaisissable. Il en est découlé une double tentation : soit d'en abandonner le concept au profit d'une recherche de vérité d'inspiration logique, soit de le repousser en bloc comme extralinguistique.

Cette problématique est évidemment liée à celle de la place qu'il convient ou qu'il est possible d'accorder au réel dans le domaine sémantique, autrement dit à la nécessaire prise en compte, dans le calcul du sens, de tous les ingrédients de l'énonciation, et surtout du statut à leur concéder au sein d'une analyse de la stricte surface verbale.

La *neurosémantique épistémique* de Maurice Toussaint n'est pas exactement centrée sur cette problématique. Elle reste tout de même obnubilée par le sens que véhiculent plus ou moins clandestinement le langage humain et les langues, par les moyens dont il dispose pour se donner à connaître, ainsi que par la nature de ce qu'il peut bien comporter de réel.

Ce sont les hasards de la vie, y compris les plus malheureux, qui sont à l'origine de ce rapprochement. En effet, c'est pour rendre hommage à ce linguiste français bien au fait de la vie universitaire espagnole que le présent numéro a décidé de lui réserver sa partie monographique. Pour honorer sa mémoire ou prolonger ses recherches, un certain nombre de collègues, en France comme en Espagne, en dépit de charges professionnelles souvent lourdes, ont absolument tenu à lui apporter le témoignage de leur reconnaissance ou de leur intérêt. Il convient ici de les remercier, au même titre que Concepción Hermosilla Álvarez et ses collègues de *Cuadernos de filología francesa* de l'Université d'Estrémadure, auxquels revient le mérite, dans des circonstances difficiles, d'avoir mené à son terme le présent volume.

\* \*  
\*

Maurice Toussaint nous a quittés le 27 novembre 2010. Né à Paris le 13 mars 1936, il a étudié la linguistique à la Sorbonne. En France, il n'a jamais disposé d'aucune véritable tribune institutionnelle pour exposer, faire connaître et travailler ses idées. Heureusement, entre 1966 et 1994, l'occasion lui a été offerte d'enseigner comme professeur étranger dans les universités d'Erevan en Arménie, de Vilnius en Lituanie, de Jassy (Iași) en Roumanie, d'Estrémadure (Cáceres) en Espagne, de Louvain en Belgique, et de Moscou.

Menées quelque cinquante ans, de 1957<sup>1</sup> à 2010, ses recherches, à bien des égards novatrices, ont fini par donner à la psychomécanique du langage créée par Gustave Guillaume l'un de ses prolongements les plus originaux. La théorie que Maurice Toussaint nous a léguée, initialement désignée comme *neurolinguistique analytique*, a été exposée dans un ouvrage et de nombreux articles, dont une dizaine publiés dans les revues *Anuario de estudios filológicos* et *Cuadernos de filología francesa* qu'il a bien connus au cours de son double passage à l'université espagnole d'Estrémadure (Cáceres) entre 1977 et 1983, puis entre 1993 et 1994.

Outre les mots émus qu'Alvaro ROCCHETTI avait prononcés sur sa tombe, repris ici en ouverture, on trouvera ci-dessous quinze contributions en français, en espagnol ou en anglais, dont la majorité aborde des problèmes linguistiques. Les dix qui ont le plus directement à voir avec les propositions personnelles de Maurice Toussaint affrontent des problèmes de fond (**Section I**). Attentif à la place qu'occupe la neurosémantique épistémique parmi les théories énonciatives et cognitives à la française, Mathieu VALETTE (1) revient sur les observations épistémologiques qu'elle suggère en tant que dépassement critique de la psychomécanique ; avant de les comparer, María del Carmen GARCÍA MANGA (2) examine la question de la motivation du signe dans les linguistiques cognitives françaises et nord-américaines ; Didier BOTTINEAU (3) y voit une étape vers une linguistique enactive ; Marie-France DELPORT (4) soulève la question de la forme en *-ra* et de son vagabondage diachronique de l'indicatif vers le subjonctif, examiné à la lumière des analogies et des re-motivations successives qu'elle a connues ; Francisco Javier PEREA SILLER (5) situe la motivation linguistique, telle que la conçoit Maurice Toussaint, dans la perspective de la théorie holistique de la cognition ; Paulo DE CARVALHO (6) propose une conception renouvelée du tenseur

<sup>1</sup> C'est à cette année, en effet, qu'il fait lui-même remonter l'établissement personnel d'« un nouveau système guillaumien' [psychomécanique], celui de la personne que j'avais transformé la même année en modèle sinusoïdal généralisé » (*Contre l'arbitraire du signe*, préface de Michel Arrivé, Paris, Didier Érudition (« Linguistique » 13), 1983, p. 13).

binaires radical guillaumien qui rejoint certaines vues de Maurice Toussaint ; Michaël GRÉGOIRE (7) s'emploie à développer quelques prolongements lexicaux de son approche à partir de la « théorie de la saillance » ; Sophie SAFFI et Stéphane PAGÈS (8) abordent la question de la motivation du signe à propos du morphème *a*, la première en italien, le second en espagnol ; Romana TIMOC-BARDY (9), à la recherche d'une éventuelle motivation du signe en morphologie roumaine, se penche sur le cas du *a* ; Joaquín GARRIDO (10) revient sur la métaphore que Maurice Toussaint a également abordée.

Pour ce qui est des cinq autres contributions (**Section II**), trois concernent un secteur particulier d'une langue, une s'interroge sur la situation sociolinguistique de l'Europe et une autre offre une approche philosophique postguillaumienne sur le langage. Ainsi, sur la base de l'approche guillaumienne des formes du mode quasi-nominal français, Maria JIMENEZ (11) présente sa propre analyse de leurs homologues espagnols ; Jean-Claude CHEVALIER (et Yves MACCHI) (12) s'attaquent, parmi les « verbes de mouvement » français, à l'analyse de *se rendre*, envisagé dans la perspective de son signifiant ; Pierre CADIOT et René-Joseph LAVIE (13), abordant en détail la question de la distribution partiellement déficiente des deux termes *instant* et *moment*, mettent en avant une hypothèse qui permet d'en décrire à la fois la parenté et les différences. De son côté, André JACOB (14) apporte un éclairage philosophique issu de ses longues années de réflexion sur les partis pris de la psychomécanique du langage et leur approfondissement, et de l'orientation personnelle à laquelle elles l'ont finalement conduit. Enfin, Ángel LÓPEZ GARCÍA (15) aborde de manière renouvelée le multilinguisme européen face à un monolinguisme déjà très avancé.

## Section I

1. L'objectif de M. VALETTE est de replacer épistémologiquement la théorie linguistique de Maurice Toussaint dans la perspective de la psychomécanique du langage. C'est un fait qu'elle a été plutôt mal accueillie au sein même de l'École, car elle lui a reproché d'emblée de la présenter comme directement dérivée de celle de Guillaume, alors même qu'elle en rejetait vigoureusement l'idéalisme. S'appuyant sur les toutes dernières conférences du maître, Maurice Toussaint en viendra à faire de « l'isologie des mouvements en pensée et des mouvements physiques (que Guillaume postulera *in extremis*) » le « moteur » de sa propre approche, qui postule que, en tant que structure linguistique, chaque représentation s'inscrit « dans le cerveau ».

Persuadé que la linguistique allait devenir l'une des sciences de la nature, remarque l'auteur, Maurice Toussaint n'a pas cessé d'opérer leur rapprochement et, en quête d'analogies, de confronter son modèle sinusoïdal aux explications scientifiques extérieures les plus générales, tout spécialement celles qui avaient à rendre raison de phénomènes périodiques. Cette inlassable curiosité et cette ambition holistique

engendrèrent tout naturellement de fortes préoccupations épistémologiques qui se manifestèrent dans son désir constant de faire dialoguer théorisation et faits à expliquer et d'autoévaluer ses propres propositions.

Dans cette recherche, Valette croit avoir observé l'abandon progressif de la problématique neuronale au profit de la théorie des catastrophes et, de façon plus générale, d'une postulation « physico-mathématique ». « Les mouvements vibratoires, cycliques, périodiques ou sinusoidaux sont chez Toussaint *strictement fondés sur une analyse linguistique* (sémantique la plupart du temps) ». De la sorte, « la validité du modèle » serait « à chercher dans le modèle même et dans sa puissance explicative propre », et non dans « son hypothétique isomorphisme avec des structures neuronales ou même neurales ».

Alors que Guillaume jouait alternativement et paradoxalement sur le quantitatif et le qualitatif, Maurice Toussaint, insiste l'auteur, mise tout sur le quantitatif et, au niveau puissantiel, différencie les saisies guillaumiennes exclusivement en termes d'énergie. D'abord réalisée à propos de la chronogenèse du système verbal français, l'analyse révèle alors non « une opération de spatialisation du temps, [... mais] la représentation d'un ordre sur une structure oscillatoire ». Ayant ensuite été effectuée sur d'autres systèmes et dans d'autres idiomes, cette différenciation a permis de dégager transcategoriellement de nombreuses analogies.

Dans son modèle, poursuit l'auteur, les diverses formes sont réparties en précoces, systématiquement initiales et inabouties (*proto-F*), opposables aux tardives, systématiquement conclusives et abouties (*F*), les unes puis les autres dans un rapport identique à celui du protoobjet (encore indiscriminé du protosujet, notamment chez le nourrisson) à l'objet, ou du sujet (enfin dépris de l'objet) à l'objet. Dans leur système propre, ce modèle fait ainsi apparaître les formes linguistiques comme progressivement émergentes, de plus en plus peaufinées et de mieux en mieux déterminées. Ainsi, « tous les phénomènes linguistiques ressortissent à une situation d'énonciation primitive » qui bannit tout conceptualisme essentialiste : le constructivisme s'impose, qui interdit d'y voir des éléments en quoi que ce soit déjà-là.

Finalement, dans la théorie de Maurice Toussaint, Valette voit « davantage qu'un prolongement critique de la psychomécanique : elle est la psychomécanique dans la mesure où elle poursuit le travail de mise à jour de la théorie qu'est le langage » ; elle est « une victoire psychomécanique, à la fois théorique et épistémologique ».

2. M.<sup>a</sup> del C. GARCÍA MANGA se propose de confronter entre elles les positions des linguistiques cognitives françaises de Guillaume et de Maurice Toussaint, et nord-américaines de Lakoff et de Johnson sur la question de la motivation du signe verbal et du langage. Des multiples facettes que celui-ci présente, dans son usage comme

dans sa réalité fondamentale, sa motivation en est venue à tenir une place importante dans la réflexion, ne serait-ce que parce qu'il repose sur des bases « purement physiques et matérielles ». Du côté cognitiviste, il est soumis aux impératifs de la pensée et de la communication, filtrés par nos processus mentaux. En face, la théorie physique de Maurice Toussaint oriente la linguistique vers les sciences naturelles (expérimentales), dans la mesure où l'organisation des langues dépend de l'image des opérations cognitives réelles qui ont leur siège dans le cerveau. Malgré la divergence apparente de ces orientations, l'auteure compte montrer leurs indéniables convergences.

Des deux bords, la réflexion porte sur les mécanismes mentaux sous-jacents à toute activité langagière. Soit on en fait une réalité physique, corticocérébrale, poursuit García Manga, soit une réalité mentale mais immatérielle de nature psych(olog)ique : *grosso modo* ce sont là, respectivement, les deux paris de Maurice Toussaint (plus que de Guillaume) et du cognitivisme américain mis sur les rails par Lakoff, Johnson et Langacker, par réaction contre le générativisme chomskyen.

Marqué par Humboldt, Guillaume a le premier cherché à analyser les opérations mentales qu'il met en parallèle avec les entités linguistiques, sur des bases dynamiques – et non statiques, comme le faisait alors le structuralisme triomphant –, telles que veut les représenter le tenseur binaire radical. Avec le contraste langue / discours en toile de fond, c'est du mot, dynamiquement subdivisé en contenu à saisir et en contenus de saisie, qu'il fait la clé de voûte de tout l'édifice verbal – ajoutons : même si le statut qu'il lui a accordé au regard de la puissance ou de l'effet n'est pas toujours très clair –, en l'opposant à l'énoncé effectif. Par là, chez Guillaume, le signe (ainsi parfois mis carrément en coïncidence avec un au-delà du morphème) est « mentalement et structurellement motivé », et se voit tenu, en interne, à une certaine « analogie » réciproque de ses parties. De plus, il reste également marqué par une certaine concordance entre ses dimensions « psychique (intérieure) et linguistico-phonologique (extérieure) » : par cette adéquation qui lui est demandée, souligne l'auteure, il présente un certain degré de motivation. Malheureusement, enfoui dans les profondeurs de la psychomécanique du langage, le signifié systémique qui en prédétermine les emplois co(n)textuels n'est accessible que de manière indirecte.

Dans la neurosémantique de Maurice Toussaint, la langue devient « l'image de la structure oscillatoire de l'expérience » ; dans cette physique sémantique « la constitution des unités linguistiques est déterminée par les opérations épistémiques qui se développent au niveau neuronal » : signifiés et signifiants tirent leur portée de « l'opération neurolinguistique qui les engendre et de la place qu'ils y occupent ». Son hypothèse corticocérébrale l'incite donc à aborder le langage comme une réalité physique, et à plaider pour la formalisation d'une morphogenèse générale.

De la sorte, continue García Manga, il en vient à combattre toutes les formes

d'arbitrarité et à plaider en faveur d'un analogisme massif entre signifiant et signifié. De même, sa conviction et son orientation scientifique sont celles d'un matérialiste antiobjectiviste, marqué et inspiré par le constructivisme à la Piaget. Son approche de la métaphore – reconsidérée dans le présent volume par Garrido – le prouve également, approche dans laquelle l'auteure, pourtant partie de positions fonctionnalistes et communicationnelles, se reconnaît à son tour.

Pour la linguistique cognitive, connaître le fonctionnement de la cognition, ce serait comprendre celui du langage. D'où ses efforts ambitieux pour mettre au point « une théorie sur la catégorisation qui fasse découvrir les universaux conceptuels, linguistiques, mais pas seulement ». Dans cette perspective, qui fait de l'expérience le point de départ de la pensée, explique García Manga, sémantique et pragmatique restent imbriquées, comme le dénotatif et le connotatif. Opposé à l'objectivisme métaphysique et essentialiste, Lakoff refuse de donner la primauté au sens littéral et se propose de caractériser le signifié à partir de la « nature et de l'expérience des organismes qui pensent », en entendant cette dernière dans un sens large. Par là, au nom de l'*embodiment*, le corps, avec ses capacités biologiques collectives et nos expériences physiques et sociales individuelles, est mis à contribution. Cette interconnexion entre le langage, la pensée et le monde appuie l'importance qui est donnée à la pleine motivation du premier, qui médiatise l'interaction du sujet avec le monde, interaction dont il est également le produit. À ce compte, la signification ne procède pas d'une « abstraction des propriétés objectives de la réalité », mais de la « structuration interne du cerveau », sous réserve que, loin d'être complètement subjective, elle soit partagée par la communauté, autorisant ainsi la communication. Par ailleurs, avec la théorie des espaces mentaux, le linguistique est placé dans la dépendance du cognitif, la grammaire devient « cognitivement motivée ». De même, toute unité verbale présente une bipolarité sémantico-formelle, base de son iconicité au sens large dont la sauvegarde est l'un des moteurs de l'évolution diachronique.

Ce double parcours, enchaîne García Manga, fait bien voir que, en dépit de leurs divergences de départ, les différents corps de doctrine examinés présentent d'indéniables points communs. Au titre des différences, on note une approche distincte de la métaphore, bien qu'elle soulève un intérêt partagé. Mais on y détecte un même effort pour asseoir l'importance de la motivation dans le fonctionnement linguistique ; et, que ce soit au nom du corticocérébral ou du mentalisme, des deux côtés le langage est assis sur une isologie entre mouvements de pensée et mouvements physiques. Enfin, on y trouve le rejet de l'immanence et du sujet transcendantal structuralistes, ainsi que le souci de coller de quelque manière au réel.

Maurice Toussaint a finalement le mérite, conclut García Manga, d'avoir (re)mis sur le marché l'idée de motivation, de la placer systématiquement dans l'en deçà de la

conventionnalisation, de faciliter le passage du réel sensible au réel linguistique et de renforcer phénoménologiquement la solidarité qui lie le signifiant et le signifié.

3. Selon D. BOTTINEAU, sa linguistique constitue une « étape décisive vers la linguistique enactive », parce qu'elle ancre « la cognition langagière dans la dynamique neuronale » et qu'elle implique une « théorie de la genèse du sujet [...] tout en réservant au signe articulé une vocation mimétique ». Après en avoir rappelé les grands traits, il la décrit synthétiquement comme « une théorie du langage, de la langue, de la parole et de la connaissance comme opérateur incarné de l'avènement du sujet à travers l'actualisation de la relation phénoménologique ». En effet, poursuit-il, dans les termes mêmes de Maurice Toussaint, le matérialisme massif met « fin à la contradiction tragique qui sous-entend les hésitations de Guillaume et les divergences de ses disciples », durablement tiraillés entre cette orientation et un idéalisme largement avéré. Par ailleurs, pour ce qui est de la relation entre cognition et langage, elle renvoie davantage à l'enaction qu'à toute autre approche conceptualiste ou cognitive à l'américaine.

C'est précisément sur cet aspect que Bottineau entend se focaliser : montrer la réalité de cette facture ainsi que son orientation biologique de départ, sa contribution remarquable à « l'émergence d'une connexion de la linguistique à ce paradigme », son évolution chez Maurice Toussaint en même temps que son originalité.

Sur un plan général, « l'enaction est au départ la concrétisation matérielle d'une phénoménologie du corps par des biologistes ». Dans tout existant et dans son action, développe-t-il, elle refuse de voir des entités données d'emblée : elle en fait au contraire les fruits d'« une production relationnelle par son action propre, en acte (enactive), autrement dit un *double faire* ». Par là, elle mise sur une omniprésente *autopoïèse* (du grec *auto* 'soi-même', et *poiësis* 'production, création'), entendue comme la capacité permanente d'un système à se produire lui-même, en interaction avec son environnement, ce qui lui permet de maintenir sa structure tout en changeant de composants.

Doté d'un tel « potentiel d'auto-entretien », poursuit l'auteur, tout être, de quelque nature qu'il soit, est à considérer comme « un processus continu commun à des individus transitionnels », à la fois cognitif et vivant, deux manifestations d'un même phénomène que l'on pourrait songer à désigner par le biais du mot-valise « *cognivant* » : comme conditionné par l'expérience qui tout à la fois engendre « un monde [...] et un être qui s'engage et devient en apprenant ». Intéressant toutes les sciences, même les plus « dures », cette problématique concerne au premier chef la linguistique, fatalement amenée à « concevoir le langage humain [...] comme une modalité particulière de l'émergence de l'esprit par le corps en action ».

Ainsi, compte tenu que s'y mêlent des processus dynamiques internes aussi

bien qu'externes, aux yeux de Bottineau toute perception devient « perçaction », toute appréhension se teinte de « créaction ». Bref, toute observation du monde résulte finalement d'une synthèse conjointement « émulative et créative » qui aboutit à sa « mise en scène (*enaction*) » ; ainsi, la neurophysiologie a montré que dans la perception visuelle « la part des signaux extérieurs n'est que minoritaire ».

Ainsi associé à cette dimension enactive, le langage est à considérer sous l'angle comportemental, éthologique : celui de son usage sous l'espèce d'« une langue donnée dans sa dimension actionnelle, sensorimotrice et interactive », avec les effets qui en découlent, aussi bien au niveau des individus (seuls, dialoguants ou apprenants) que de toute communauté engagée dans une histoire. En générant du sens par-dessus l'existant mondain, comme Maurice Toussaint y a insisté, par un jeu vocal normé, la parole apporte la liberté « d'auto-déterminer des actes de conscience libérés des aléas déterministes des phénomènes ambiants ». Elle « est donc, commente l'auteur, une modalité de l'action somato-cognitive parmi d'autres », à la fois intérieure (sur soi-même avec propriocontrôle) et extérieure (sur autrui pour le simple amorçage de « la construction perçactive désirée »). Chaque item lexical y joue à la manière de la madeleine de Proust comme le révélateur des empreintes mémorielles laissées par ses emplois analogues antérieurs. Par sa nature collective et normative – écho d'une sémiologie peu changeante –, généralement consensuelle, son apport garantit une convergence intellectuelle suffisante à l'intercompréhension, par-delà l'hétérogénéité des êtres et des situations. Au total, ajoute Bottineau, en toute inconscience, les représentations auxquelles permet d'accéder la parole n'ont pas leur siège dans la relation « entre sensorimotricité individuelle et cognition subjective » : leur réalité tient en fait à « un dogme collectif et culturel » qui est lié à la nature ou s'en inspire mais ne lui doit pas tout.

Malgré cela, prévient-il cependant, l'illusion référentielle demeure, qui nous laisse croire que « nous parlons du monde et que les mots et constructions renvoient à des choses préexistantes ». De même, « *chacun de nous se conforme à l'histoire qu'il (se) raconte*, y compris la robustesse de l'*ego* » – avec la conviction essentialiste d'être « un 'je' momentané qui manifeste un 'moi' continu et opposable à tous les autres » –, alors que « l'intersujet social s'autoproduit relationnellement par le dire ». Il y aurait donc à « réinventer » une sémantique « comprise comme une discipline collective des actes de conscience et une technique corporelle commune de protocoles d'élaboration conceptuelle ».

Cela dit, poursuit Bottineau, « le positionnement de Maurice Toussaint par rapport à l'enaction est ambivalent ». Son modèle demeure compatible « avec le cœur du paradigme enactif », mais son ancrage neurologique et sa conception analogique du signifiant privent son enactivisme de radicalité. Bien que délaissant le grand face-à-face guillaumien Homme / Univers qui présuppose un sujet « pré-généré », son option,



estime-t-il, peut être qualifiée de « réformiste » : elle place « le générateur corporel de la cognition dans la motricité neuronale intracorticale en restant internaliste », et non « dans la motricité articuloire en basculant dans une cognition incarnée mais 'semi-désinternalisée', à défaut d'être externalisée ou distribuée ». En vis-à-vis, la théorie des cognèmes et celle « des actes corporimentaux langagiers » que Bottineau développe personnellement depuis 1999 environ, parce qu'elles misent plus radicalement sur la seconde voie, lui semblent pouvoir « résoudre certaines contradictions de manière originale » – un certain nombre d'illustrations en sont proposées. Cependant, conclut-il, cela n'enlève rien à l'apport de Maurice Toussaint, à qui revient le grand mérite d'avoir soulevé la question de la place relative du biologique et du social dans le langage.

4. M.-F. DELPORT se penche de près sur la forme en *-ra* et cherche à suivre les « tribulations » qu'elle a connues, sans changer de signifiant, au long d'une histoire individuelle d'apparence chaotique.

Dans cette étude sur des catégories grammaticales du système verbal espagnol, elle entend demeurer fidèle à une conception unitaire du signifié et hostile à toute idée de faire dériver de l'une d'entre elles l'ensemble de ses capacités sémantiques apparemment différentes ; de même, elle s'inscrit en faux contre la proposition guillaumienne d'opposer le signifié de puissance (en langue) à des signifiés d'effets (discursifs). Enfin, renonçant également à toute approche strictement synchronique, elle veut au contraire tenir compte d'une histoire « faite par les sujets parlants successifs » qu'on ne devrait pas oublier.

Il est acquis, précise-t-elle, que, par-dessus la caractérisation phonémique des formes verbales du castillan, leur physionomie accentuelle entre réellement dans leur sémiologie, dans laquelle elle joue parfois un rôle important. À s'en tenir à cette dimension, Delport souligne que « la morphologie de l'imparfait espagnol est une, profondément ». Plus généralement, tous les paradigmes verbaux présentent une belle « unité accentuelle » ; à une exception, il est vrai : celle du prétérit, qui, dans le droit fil du latin, oppose toujours aux personnes 1 et 3 des formes faibles accentuées sur la terminaison (*canté, cantó* des verbes réguliers) à des fortes accentuées sur le radical (*estuve, estuvo* des irréguliers). Les verbes dits fondamentaux, d'un autre côté, se distinguent des réguliers : outre qu'ils affichent des formes fortes à ces personnes, morphologiquement ils présentent aussi l'originalité de disposer d'un double radical dont l'un procède du *perfectum* latin. Sémantiquement et syntaxiquement particuliers dans la mesure où ils signifient tous une notion logiquement préalable aux autres et où ils ont vocation à l'auxiliarisation, ces verbes sont aussi les plus fréquents, ce qui aide à comprendre qu'ils aient pu jouer un rôle important dans l'histoire de la langue. Justement, c'est ce que l'auteure pense possible de montrer à propos des deux « vagabondes » du système, les formes en *-ra* et en *-re*, en se cantonnant ici à la première,

qui a tendu à migrer de l'indicatif vers le subjonctif où elle est devenue « une concurrente de la forme en *-se* ».

On sait que le système latin reposait sur l'opposition de l'*infectum* au *perfectum*. À ce compte, au regard « du point du temps posé par le co-texte », tout événement était susceptible d'être présenté en cours, sous l'espèce d'une effectio préalable à son achèvement, ou épuisé, sous celle de cet achèvement. Il n'est pas aisé de décrire de manière précise la portée sémantique propre du *perfectum*, mais on sait au moins que sa valeur aspectuelle originelle a été mal comprise « dans la latinité tardive », puisqu'aujourd'hui elle en est venue à être exprimée par des formes périphrastiques en « HABERE + forme participiale », dites transcendantes dans la terminologie de Guillaume.

Une fois les « formes simples issues des formes de *perfectum* » devenues « inaptes à dire un aspect achevé », *cantavi* puis *canté* – qu'il vaudrait peut-être mieux appeler « prétérit aoriste », suggère Delport – « constitue désormais le moyen de placer dans le passé l'effectio et de la dater, sans plus ». La forme en *-ra*, pour ce qui la concerne, a connu une « première migration de l'indicatif relatif au subjonctif » qui en a fait un « moyen de placer une effectio dans l'antériorité du passé, d'un instant du passé préalablement ou postérieurement évoqué et constitué en repère ». L'observation de la littérature jusqu'au XIV<sup>e</sup> siècle inclus montre que les formes simples issues du *perfectum* alternaient alors avec les formes composées qui avaient remplacé ce *perfectum* ou étaient en passe de le faire : la forme en *-ra*, d'un côté, les périphrases en *haber* de l'autre. La différence entre les deux options semble avoir été subtile : pour un même instant, la première montrait des événements en effectio stricte, les secondes déclaraient des événements dépassés mais à impact persistant.

De la sorte, pour le commun des sujets parlants, « cette forme en *-ra* a dû être sentie comme une sorte de double, superflu, de la forme composée ». Ainsi s'expliquerait en tout cas que très tôt elle se soit « prêtée à d'autres usages ». Pour ce qui est de la valeur d'irréel du passé, l'auteure propose d'expliquer son apparition par le phénomène de *contagion*, en son temps mis en avant par Bréal. Au départ, en effet, de ses attaches à l'indicatif elle ne tirait aucune compétence pour y parvenir : ce serait sa perméabilité aux contextes d'irréel dans lesquels elle avait commencé de figurer, dans l'apodose puis dans la protase des énoncés hypothétiques, qui en serait responsable. Même facilités par des mécanismes « de type analogique » agissant au niveau des signifiants, il est tout à fait possible que les locuteurs n'aient eu aucune conscience de cette contagion et de ce glissement de l'indicatif vers son en deçà modal. Dès l'instant que la forme en *-ra* s'est trouvée cantonnée à ces contextes-là, en revanche, elle a dû être vécue comme relevant du subjonctif. Dans les deux cas, même lorsque cela échappe, il s'agit toujours d'« une double antériorité, d'un “passé du passé”, [qu'il soit] advenu ou de pure hypothèse ».

Plus tard, dans le courant du XVII<sup>e</sup>, cette forme se met à connaître une seconde migration : celle qui, sur la base du contraste aspectuel, va la conduire, analogiquement, à se voir elle-même dédoublée en forme simple d'un bord, et de l'autre en tour périphrastique avec *haber*, chargé de « dire le caractère révolu de l'hypothèse *a contrario* ». Désormais « toute évocation d'un passé révolu se fait par le moyen de formes composées ». Si bien que, en tant que forme simple elle devient concurrente de la forme en *-se* dans l'expression de l'irréel du présent, et que, entre elles deux, une certaine distribution s'opère.

Ainsi, conclut Delpont, s'il est avéré que « la forme en *-ra* a changé de signifié entre le XII<sup>e</sup> et le XVIII<sup>e</sup> s. », son signifiant, en revanche, est apparemment demeuré en l'état : autrement dit, aux différentes étapes de son histoire, il est demeuré adapté à chacune. Mais à tout moment c'est à un signifié unique qu'il a servi de signe. Même si les interlocuteurs accordaient spontanément et individuellement un signifié variable à la forme, les mécanismes de contagion et d'implication garantissaient l'intercompréhension. Par ailleurs, il n'est pas exclu non plus que deux stades de cette évolution sémantique aient pu coexister à une période donnée. Tout archaïsme et tout régionalisme mis à part, il reste encore à expliquer la résurgence de valeurs disparues qui s'observe aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles.

5. La théorie de Maurice Toussaint, estime F. J. PEREA SILLER, propose une réponse à la très ancienne interrogation sur la nature du signe verbal, ici rendu à la matérialité sous laquelle il est perçu par les usagers. Il souhaite en relire les écrits, souvent polémiques, en tentant de mettre ses hypothèses sur la motivation phonique en rapport avec celles des arbitristes.

En tant que tel, le langage existe sous l'espèce d'une réalité dont la dualité psycho-physique et culturelle a souvent été soulignée par les philosophes. D'un côté, il se trouve partiellement conditionné par nos capacités phono-articulatoires ; de l'autre, en tant que produit historique, il est tenu pour socialement conventionnel par le structuralisme. Dans ces conditions, il est tout à fait naturel que, selon l'aspect qu'ils en privilégiaient, les linguistes se soient divisés à son sujet sur le plan théorique. Dans cette optique, Perea Siller montre que les positions de Maurice Toussaint constituent finalement autant de réponses aux débats soulevés ou alimentés, entre autres, par Platon et Aristote, Francisco Sánchez el Brocense, puis Saussure et Chomsky.

Le premier a fait du nom l'imitation de l'essence qu'il permet de désigner. Le second accepte de lier les concepts aux qualités naturelles des choses, mais souligne que les mots varient d'une langue à l'autre ; plus précisément, il pose l'existence d'un niveau conceptuel universel transidiomatique, et entre l'objet et le concept la relation lui semble *naturellement motivée*, mais, entre le concept et le signe matériel, *conventionnelle et arbitraire*. À la Renaissance, Francisco Sánchez de las Brozas (1587)

a admis la compatibilité des conceptions iconique et arbitriste. Ainsi, il a misé sur une « convention rationnelle qui maintient la motivation des noms au regard de leurs référents », chaque langue choisissant ou privilégiant telle ou telle des images que lui semble présenter un objet naturel. Comme on sait, à partir de la notion de valeur, Saussure, pour sa part, a instauré une sémiotique de type relationnel ; pour autant, puisqu'il admet la notion de langue-nomenclature, il n'a pas complètement banni la perspective référentialiste. Justement, précise Perea Siller, dans une approche phénoménologique Maurice Toussaint a sévèrement critiqué le substantialisme référentialiste à la Genette. De même, depuis ses débuts, il a récusé l'universalisme conceptuel de Chomsky dont il refuse le cognitivisme, auquel il préfère l'orientation enactionniste.

Cette posture éminemment motivationniste, poursuit l'auteur, amène Maurice Toussaint à « rematérialiser » systématiquement à la fois le signifiant et le signifié, désormais mis en relation d'analogie, comme l'attestent l'adoption du préfixe *neuro-* et l'évocation du signifié comme « dynamique *déformable* ». Pour rendre raison de son hypothèse phono-articulatoire, encore faut-il bien voir qu'il considère les différents traits qui s'y laissent identifier en termes cinétiques et qu'il a fait le choix d'un modèle sinusoïdal ; c'est sa manière d'amorcer l'édification « d'une méthodologie scientifique cratylienne » qui dépasse les analyses quelque peu naïves de la tradition platonicienne, sans pour autant suivre d'autres analyses néocratyliennes.

Compte tenu de son assise phénoménologique et de son orientation résolument physicaliste, poursuit Perea Siller, on peut encore envisager la théorie de Maurice Toussaint dans la perspective de la linguistique perceptive telle qu'elle a été développée en Espagne, notamment autour d'Á. López García, et dont à plusieurs reprises il a lui-même évoqué l'intérêt. En effet, parce que notre propre perception corporelle nous rend capables, à partir des dimensions spatiale et kinesthésique de nos organes phonatoires, de déboucher sur d'autres sensations sensorielles et affectives, et de là sur le système linguistique, dans les cas de symbolisme phonétique il convient de voir les effets du « même mécanisme synesthésique qui montre l'interconnexion entre les sens ».

De telles conceptions, comme la croyance en l'iconicité du langage, conclut Perea Siller, attestent une orientation philosophique qui se doit de ne pas être objectiviste mais phénoménologique.

6. P. DE CARVALHO, de son côté, se propose de revenir sur le tenseur binaire radical de Guillaume (TBR), afin de vérifier d'abord empiriquement son rendement opératoire dans l'explication des fonctionnements grammaticaux, avant de l'améliorer par un démontage argumenté et généralisant qui nous rapproche tangentiellement de la neurosémantique épistémique. Pour cela, il cherche à montrer : 1) que ses deux

pôles de l'Universel et du Singulier n'ont pas à être hypostasiés ; 2) qu'entre  $U_1$  et  $U_2$ , il n'y a pas d'isomorphie, mais au contraire, une *dissymétrie* essentielle, fondatrice, entre un *au-dehors* puis un *au-dedans* ; 3) qu'il est contradictoire de placer dans la tension I du modèle ce qui est encore en construction ; 4) que le seuil d'inversion, dépourvu de tout ancrage historique, y demeure quelque peu flottant.

Pour lui, il ne s'agit donc pas de rejeter le TBR, mais de « le repenser et le reformuler » : 1) en remplaçant le Singulier par la « *personne locutive* posée comme une catégorie de plein droit, voire comme *la catégorie fondatrice et fondamentale* de toute activité langagière », une fois postulé qu'elle est « apte à projeter, *par empathie*, sur l'univers dont elle a l'expérience, l'ombre portée d'elle-même » ; 2) en faisant de la tension I une réalité virtuelle, « un *préalable* de la genèse, de l'existence et du fonctionnement » des structures grammaticales proprement dites. Dans ces conditions, cette dernière constituerait l'instant initial où la personne locutive en instance d'activité langagière prend simplement position, avant d'inscrire le discernement résultant de son appréhension de son expérience du monde. Car c'est seulement après lui et en fonction de lui que, sous des argumentations diverses et multiples, apparaîtrait l'opération d'entendement grammatical créateur des représentations qui rendront possibles les actes individuels d'expression. La tension II, elle, De Carvalho la conçoit sous les deux espèces *prospective* (franche, généralisante, *extensive*, objectivante, « abstractive », etc.), orientée vers le non-MOI, ou, au contraire, *rétrospective* (contrariée, particularisante, anti-extensive, ou *contre-extensive*, subjectivante, « concrétisante », etc.), orientée, *à rebours*, vers le MOI. De cette tension, il fait ainsi comme une véritable « dialectique de l'entendement », dotée d'une « pulsation » successivement extensive (par évation du MOI) puis contre-extensive (par retour au MOI). C'est pourquoi il en vient à une conception « oscillatoire » des catégories morphosyntaxiques particulières à une langue et à une époque, qu'il illustre avec les systèmes du nombre, du genre et de la prédétermination nominaux, mais aussi avec les cas d'extension et de contre-extension tels qu'il les repère dans les parties du discours (nom / pronom, nom commun / propre, substantif / adjectif, personne nominale invariable / verbale variable, personne verbale, verbe et chronogenèse).

Pour conclure et à cette occasion, De Carvalho espère avoir montré que, contrairement à une idée reçue, sans nécessairement les abandonner il est réellement possible de réfuter certains éléments de la théorie psychomécanique à partir de ses propres présupposés.

7. Convaincu de la non-arbitrarité « massive » du signe linguistique, Maurice Toussaint avait en son temps cherché à mettre à plat, au niveau infraphonématique du signifiant, les éventuelles corrélations entre sa constitution même, son contenu et ses applications référentielles. M. GRÉGOIRE s'emploie à prolonger ses réflexions en leur adjoignant les résultats de recherches plus récentes, notamment ceux qu'apporte la

« théorie de la saillance ». Il entend par là « cette caractéristique du signifiant discernable par structuration morpho-sémantique et commune à un ensemble de signes évoquant des idées *connexes* », un trait porteur de sens, en somme, « dont le degré d'abstraction, la nature et le statut peuvent varier ». {FL}, par exemple, « rattaché au concept de 'flux par frottement atténué' », est repérable aussi bien en français qu'en espagnol ; en cas de polyréférentialité, il se voit cependant concurrencé par d'autres formes présentes dans certains signifiants placés « à la croisée de plusieurs paradigmes » ; il en découle qu'un même contenu est susceptible de se voir déclaré par des traits distincts : « Une saillance est donc conditionnée en syntagme par le sens, c'est-à-dire par l'énoncé où celui-ci est construit ».

Grégoire suggère aussi de prendre complémentaiement en charge la dimension graphique du signifiant, absente chez Maurice Toussaint, et d'affecter aux graphèmes une certaine portée sémantique submorphologique, bien qu'ils soient à tenir pour tardifs dans l'histoire des langues écrites comme dans celle des locuteurs. Dans cette optique, en espagnol il observe les alternances *k / c / qu* et, à titre d'illustration, évoque le cas des « mots à graphie *k* stable (en diachronie et en synchronie) liés au concept de 'force' ». Il en tire la conclusion que « la stabilité graphique est une notion aussi fonctionnelle que la stabilité (infra)phonématique », et n'hésite pas à parler de saillance graphique. Ce souci d'embrasser le maximum des ingrédients du signifiant lui fait aligner les uns sur les autres « chaque trait, kinème, graphème pour chaque phonème-membre ainsi que les combinaisons (pré)phonématiques ».

Par ailleurs, à la dimension exclusivement qualitative des propriétés phono-articulatoires que Maurice Toussaint dégage afin de montrer la non-arbitrarité, autrement dit l'analogie du signe, Grégoire propose d'adjoindre le critère quantitatif. À cet effet, il se concentre sur le phénomène de la duplication et ses effets.

Parce que la « théorie de la saillance » vise à élargir doublement l'assise de cette analogie attribuée au signe par son devancier, sa réflexion s'inscrit résolument dans le droit fil des analyses de ce dernier. Cela dit, il n'hésite pas à recourir au préfixe *pré-* (devant *phonématique* ou *linguistique*) pour nommer certaines des réalités qu'il met en avant, et, pour désigner des contenus sémantiques, à la notion de *concept* – entendu comme « *pré-signifié* ou *macro-signifié* » –, alors que son inspirateur reprochait à celle-ci d'être métalinguistique, logiciste, universaliste et fixiste.

8. Enquêtant sur « les liens entre son et sens », S. SAFI et S. PAGÈS se penchent sur les emplois morphosyntaxiques du morphème *a* en italien et en espagnol, respectivement, convaincus que, au niveau sémantique, les mouvements sont associés à des sons.

*Cas de l'italien.* En tant que « voyelle la plus ouverte occupant l'un des sommets

du triangle », souligne Saffi, *a* est mis au service du féminin singulier (*la casa* 'la maison'), mais aussi, en cas de pluriel interne, du premier moment de la genèse du nombre (*le mura* 'la muraille, les remparts'). De fait, les formes de ces deux catégories font écho à « une organisation de l'espace buccal à la fois arrière / avant et ouvert / fermé [...] ( $a \rightarrow e \rightarrow i$ ) ».

Mais ces trois voyelles sont également exploitées dans les infinitifs des verbes, en fonction de leur contenu propre. Ainsi, si aspectuellement ils sont porteurs d'une notion impliquant une limite ayant épuisé leur devenir, ils contiennent généralement un *a*, par différence avec les autres, qui contiennent *i* : *andare, arrivare, entrare, cominciare / venire, partire, uscire, finire*. De même, *arrossire* se distinguerait de *arrossare* parce qu'il exprime un rougissement à degrés, l'autre le présentant sans stades intermédiaires. Le phénomène s'observe pareillement pour des verbes sans contrepartie lorsqu'ils s'opposent à l'expression d'états antérieurs (*dormire* et *morire*). Quant à *e*, en position intermédiaire entre *a* et *i*, on le trouve dans les verbes qui ne sont pas concernés par cette dichotomie sémantique.

Du point de vue de la personne, par ailleurs, *a* et *i* figurent à la personne 3 des formes indicatives issues de l'*imperfectum* (imparfait, présent et futur) ; d'un autre côté, si *i* correspond à la personne 2, c'est *o* qui correspond à la 1<sup>re</sup>, sauf lorsqu'il y a anticipation : si le verbe est du 1<sup>er</sup> groupe, on trouve *a*, et *e* s'il est en *-ire*, ou en *-ere* (et donc neutre de ce point de vue).

Des remarques du même ordre pouvant être faites sur les formes de pronom sujet, poursuit Saffi, on détecte que l'organisation des catégories envisagées demeure « basée sur la hiérarchie vocalique » et que « l'origine spatiale de la représentation de la personne [est] fondée sur l'opposition phonétique arrière / avant qui n'est pas autre chose qu'une opposition spatiale interne / externe ».

Après avoir étudié le présent du subjonctif, elle enchaîne avec l'examen des prépositions *a, di / da*, puis des « adverbes de lieu afférents aux démonstratifs ». Dans les couples *qui / qua* ('ici / là') – associé au lieu de l'interlocution – et *h / là* ('là-bas') – associé à l'espace hors interlocution –, l'opposition vocalique discrimine une conception ponctuelle / étendue, un peu comme dans les adverbes français. Pour sa part et en conclusion, Saffi pose enfin la question de savoir si le rôle que *a* semble jouer en italien se retrouve dans d'autres parlars romans.

*Cas de l'espagnol.* Prenant alors le relais, Pagès s'emploie à voir si les suggestions d'analyse de la cognématique de Bottineau sont susceptibles d'apporter quelque lumière sur la question. Il s'agit donc de vérifier si les cognèmes [dissociation] et [éloignement] que ce dernier rattache à *a* en tant que porteur d'un encodage du type « accroître le degré d'aperture » se retrouvent là où cette voyelle apparaît en espagnol. Pour cela, Pagès entreprend l'examen de trois cas de figure remarquables.

Pour ce qui est du [a] comme simple relateur, ces instructions cognitives sont congruentes avec le modèle géométrique que la tradition en propose. Elles conviennent aussi pour rendre raison du fonctionnement de *al* + infinitif, avec ce qu'il apporte, à savoir la vision « d'un repère-limite, d'une limite de dissociation, c'est-à-dire une coïncidence ponctuelle » : dans « *Al enterarse de la noticia, los inquilinos se enzarzaron en una pelea. Al enterarse de la noticia* indique que c'est en ce point du temps que commence le procès *se enzarzaron* ».

Lorsqu'il est « formant préfixal » – très productif –, poursuit Pagès, *a* procède de deux étymons. Lorsqu'il est d'origine latine (< AD), il aboutit à ce que le terme qui l'accueille « déclare une action qui consiste à passer par l'état / l'instrument désigné par la base ou bien par le processus qui consiste à *déboucher sur* l'état / l'instrument exprimé par la racine » : *acalorarse, afiebrarse y acalenturarse* sont compatibles avec le cognème [éloignement]. Lorsqu'il est d'origine grecque, par sa valeur privative et contraire, par la mise à distance qu'ainsi il introduit, il est à son tour raccordable aux cognèmes [dissociation], [éloignement].

Dans la syntaxe de l'objet dont il permet le dédoublement, enchaîne Pagès, *a* aboutit à isoler l'objet du verbe, l'emphatise en quelque sorte et renforce son autonomie tout en diminuant parallèlement sa capacité à agir. Et derrière cette sorte de dissociation (à la fois syntaxique et sémantique), il est à nouveau possible de retrouver les mêmes instructions postulées par la cognématique.

Dans le genre, par ailleurs, en sous-spécifiant le féminin (de contenu B), *a* fait encore agir ses facultés dissociatives, contre le *o* du masculin, qui se révèle au contraire associatif (dans la mesure où il désigne aussi bien A + B que A). Une fois évoqué le cas du «femenino de indeterminación» (*armarla, tomarla con uno, dárselas de, echárselas de*), la contre-épreuve en vient à celui des déictiques mis en contraste par l'alternance *-i / -á*. La dernière voyelle, ici, apporte partout, dans les formes alourdies, une certaine mise à distance tout à fait en accord avec les instructions postulées.

En conclusion, les deux auteurs soulignent que le substrat que la cognématique a proposé de raccorder à *a* trouve à s'appliquer dans les deux langues étudiées ; en tout cas, estiment-ils, on le voit à l'œuvre dans les différents cas de figure présentés. En outre, ajoutent-ils, il se pourrait que l'hypothèse de départ trouve à s'appuyer sur les dernières découvertes en neurophysiologie, centrées sur le problème du rapport entre phonétique et sémantique.

9. L'observation attentive de la morphologie roumaine, remarque R. TIMOC-BARDY, révèle l'apparition diachronique de la voyelle *a* (/a/) dans des circonstances où ni la stricte phonétique historique ni la morphologie traditionnelle ne le laissait prévoir. Dans le droit fil d'autres études comparables, c'est l'occasion pour elle de



s'interroger sur les liens entre sens et forme, et de se demander s'il n'y aurait pas lieu de voir dans ce *a*-là l'un des moyens d'expression auxquels recourt la langue dans plusieurs secteurs de sa systématique.

La plus ouverte de toutes, cette voyelle semble par ailleurs fondamentale si l'on se fie à son implantation dans des points charnières, ce qui explique sa fréquence élevée dans cette langue. Mais on échouerait à vouloir (s')expliquer sa présence par la seule diachronie. L'étude s'en tient ici à quatre cas de figure : 1 et 2) les diphtongues *ea* et *oa* accentuées à valeur morphologique dans les domaines nominal et verbal ; 3) la conjonction conditionnelle *dacă*, proprement roumaine ; 4) lorsque *a* est morphème d'infinitif.

*Premier cas.* Amplement débattu, le problème n'a pas reçu de solution phonétique satisfaisante, que ce soit pour comprendre les évolutions  $e > ea$ ,  $o > oa$  ou la présence de *a* au féminin. L'approche psychomécanique, estime Timoc-Bardy, peut y aider, dans la mesure où sa représentation de la genèse du mot indo-européen en propose une organisation et une conception chronologiquement étalées et ordonnées en une double édification de substance à saisir (« matérielle », particularisante et sémantique) puis de substances de saisie (« formelles », généralisantes et grammaticales). De ce schéma générique et commun, tous les parlars romans, au moins dans le plan nominal, n'ont pas exactement gardé le même état, notamment en raison de la place variable qu'y tient la déflexité. Parmi eux, le roumain est de ceux qui, tout en conservant une part de morphologie finale, « a surtout complexifié la structure du mot en développant parfois une morphologie interne : des variations vocaliques à valeur morphologique dans la syllabe tonique ».

Pour ce qui est des noms féminins, justement, la marque du genre, *a*, poursuit l'auteure, a quitté la position finale et est venue s'inscrire, anticipativement, en fin de radical dans *ea* ou *oa*, FORMOSA > r. *frumosă*, ainsi dissociée du nombre (*ă* au singulier, *e* ou *i* au pluriel). Le phénomène n'a pas lieu pour le masculin *frumos*, où la morphologie demeure finale, sans variation interne. Mais la désertion du *a* au féminin, qui laissait comme un vide à la finale, a été compensée par l'implantation de l'article enclitique à ce poste, normalement  $a < \text{ILLA}$ , mais atrophié en *ă* /ə/ (*casă* 'maison' sans article / *casa* 'la maison' avec). La perspective adoptée permet donc de comprendre conjointement l'ensemble des différents phénomènes en cause. Une approche comparable, ajoute Timoc-Bardy, peut être faite de la formation du pluriel.

*Deuxième cas.* Ces mêmes diphtongues en *a* se retrouvent à nouveau « dans l'expression de l'antériorité opérative » au sein du verbe : aux présents de l'indicatif et du subjonctif, elles caractérisent la troisième personne, ainsi opposée aux personnes allocutives. En outre, le *a* apparaît même lorsqu'il n'existait pas dans la forme verbale originelle, ce qui corrobore l'idée que cette voyelle en est arrivée à jouer comme

simple marque d'antériorité : par exemple dans *a lega* 'lier' : *leagă* 'il, elle lie' ou dans *a putea* 'pouvoir' : *poate* 'il peut'.

*Troisième cas.* Passé le XVII<sup>e</sup> siècle, la préposition *dacă* a fini par s'imposer. Agglutination probable des éléments *de* et *ca* et devenue paroxytonique, elle a perdu sa forme antérieure *deaca*, ce que l'on explique souvent par l'influence du *-a* final avant sa fermeture en *-ă*. Mais, hors de cette approche strictement phonétique, on pourrait aussi expliquer la présence aujourd'hui exclusive de *a* par ce qu'il pouvait apporter de fortement antériorisant dans un simple élément de relation hautement abstrait. Au fond, commente Timoc-Bardy, tout se passe comme si *a*, en tant que signe d'anticipation, était venu se loger dans l'espace ouvert par *de* dans l'antériorité de *ca*, expression de la thèse mise en débat sans quitter son domaine.

*Quatrième cas.* À l'infinitif, le roumain utilise *a* comme un déflexif antéposé, qui de la sorte en vient à postposer l'événement exprimé par l'infinitif, à le mettre en perspective.

Dans les quatre cas abordés, conclut l'auteure, *a* révèle bien sa vocation à exprimer une antériorité opérative, de quelque ordre qu'elle soit, vocation qui, de façon plus convaincante que des approches plus traditionnelles, aide à comprendre sa présence dans des secteurs variés de la morphologie linguistique roumaine. Avec le *a* des exemples étudiés, ajoute Timoc-Bardy, on se trouve confronté à des rencontres où la cohérence entre le sens et la forme atteint un degré élevé.

10. J. GARRIDO revient sur l'approche que la neurosémantique épistémique fait de la métaphore en l'abordant mécaniquement dans les mêmes termes dynamico-topologiques que pour d'autres systèmes linguistiques. Son intention est de montrer que cette explication est compatible avec des modèles dynamiques formels de représentation du discours. En effet, dans ces derniers aussi, tout élément est amené à s'intégrer dans un autre qui le contient : c'est vrai avec la métaphore, mais aussi sur un plan général pour n'importe quelle unité dont l'interprétation s'opère, de proche en proche et par degrés, du niveau syntagmatique jusqu'au niveau textuel. Novateur parce que dissident, souligne-t-il, Maurice Toussaint a depuis longtemps soutenu que les unités lexicales ne sont pas à tenir pour des objets donnés tels quels avant l'acte de langage et que, dans la genèse de plus en plus spécifiée du sens énonciatif, la démarche métaphorique, quant à elle, est à considérer non comme un point d'arrivée, mais comme un point de départ. Dans cette perspective, elle n'amène donc pas l'élimination de traits sémantiques : elle se limite à ne pas en rajouter. C'est en cela, estime Garrido, que ces suggestions lui semblent réellement rejoindre l'approche dynamique de la genèse discursive.

Pour ce qui est du système protoobjet-protosujet puis sujet-objet de Maurice

Toussaint, il le réinterprète comme l'activité cognitive des locuteurs pour lesquels les unités lexicales ne sont accessibles qu'à partir d'un certain environnement déictique. Cependant, plutôt que de placer la métaphorisation dans un processus linéaire cycliquement réitéré, l'auteur préfère intégrer ses propriétés majeures, à un niveau élevé, dans un processus de construction d'un constituant de la structure, avec ses apports quantificateurs et déictiques. Du coup, si l'on assimile le sens lexical à la représentation d'un cadre et sa mise en relation avec d'autres, Garrido pense que l'opération de base de Maurice Toussaint peut être ramenée à l'élaboration d'une structure à laquelle on accède par le biais de l'un de ses composants, même si son activation passe ensuite par sa confrontation avec les autres éléments de l'énoncé. Ainsi, avant de renvoyer à une ombre concrète, le terme *shadow* évoque initialement la simple obscurité ; du reste, un sondage sur la Toile a tôt fait de montrer que l'élément 'obscurité' l'emporte très souvent sur l'autre. Chez Maurice Toussaint, ajoute l'auteur, le phénomène métaphorique est donc à tenir, à l'instar du discours, pour résolument grammatical.

Garrido s'emploie donc à le considérer dans le cadre d'une approche théorique discours-grammaire. De cette confrontation motivée avec la neurosémantique épistémique, il conclut à leur compatibilité : de celle-ci il lui semble possible de récupérer les principes de base et la volonté de fournir une théorie en quelque sorte transversale du travail cérébral, tel qu'on le perçoit dans la métaphorisation. En cela, Maurice Toussaint lui apparaît comme un véritable pionnier qui a ouvert des voies prometteuses en direction d'autres types d'étude du langage. En tout cas, à l'instar de son approche cognitive et opérative, certains modèles formels de représentation du discours accordent à ce dernier une genèse dynamique en faisant à leur tour la part belle à l'environnement énonciatif.

## Section II

II. M. JIMENEZ traite des trois « habits du temps », désignation imagée des trois formes du mode quasi-nominal espagnol. Qualifiées de « protoformes » dans la théorie de Maurice Toussaint, toutes trois se révèlent incapables, nous dit-elle, de « définir, voire [de] poser, le support dont elles constituent l'apport » et de « situer dans quelque époque que ce soit le procès qu'elles déclarent ». Si elles véhiculent un même temps porteur – « sous la forme d'un axe orienté, mais non structuré, un axe où le locuteur, image linguistique du sujet parlant, ne s'inscrit pas » –, elles se différencient par le temps porté qui, en endochronie, leur est propre.

Une fois admise la distinction entre les trois éléments Observateur, Acteur, Événement, l'auteure propose de définir différentiellement ces trois formes : l'infinitif comme {Obs < (Act, Évt)} ; le gérondif comme {Obs, Act, Évt} ; le participe comme

{Évt < (Act, Obs)}. Tandis que l'infinitif et le gérondif maintiennent Act et Évt dans un même espace, le participe, lui, les installe dans deux espaces distincts, ce qui, dans le trio, lui confère un statut singulier. En effet, il est bien le seul à ne pouvoir figurer en discours sans le secours de *haber*, le seul aussi à ne se prêter à aucune substantivation discursive – sa substantivation lexicale en langue dans *el lavado* n'est pas ici concernée, et dans *lo soñado* on n'a pas un participe mais un adjectif.

Pourtant, l'observation de leurs signifiants suggère un autre regroupement, puisqu'au *-r* de l'infinitif s'opposent ensemble le *-do* (forme non marquée) du participe et le *-ndo* (forme marquée) du gérondif, selon une économie qui se retrouve, entre autres, dans le système des démonstratifs comme dans le sous-système des pronoms atones de rang 3 de l'espagnol. Cette structuration est-elle purement gratuite ou tout à fait aléatoire ?, se demande Jimenez. Certes, alors que le gérondif offre l'image d'une permanence, d'une continuité, le participe, lui, qui parle d'un procès révolu, installe la caducité. Mais en y réfléchissant bien, par là tous les deux proposent à l'esprit deux espaces, à contenu unique avec le gérondif, à double contenu avec le participe : ils correspondent ainsi à une représentation « non thétiq ue » distribuant les éléments qu'elle implique dans deux instants temporels consécutifs.

À partir de là, enchaîne l'auteure, l'hypothèse peut être faite que c'est justement ce que déclare le *-do* qu'ils se partagent, par contraste avec le *-r* de l'infinitif, marque d'une représentation thétiq ue. Dans ce qui sémiologiquement les sépare, la présence ou l'absence de *-n*, on pourra voir respectivement la marque du statique et du dynamique : au participe, qu'elle dit alors dynamique, Jimenez accorde une figuration du type

ê (Act), Évt (+) (>)	ê, Évt (-) (>)
-------------------------	-------------------

Participe – Dynamique

Si l'observateur n'y apparaît pas, c'est qu'il n'en va pas dans ce mode exactement comme dans les autres, qui relèvent de l'exochronie ; ici, estime-t-elle, l'endochronie est seule en cause et l'observateur peut difficilement être installé dans la représentation de ses formes. Certes, dans l'indicatif et le subjonctif, « ce paramètre déserte le temps porté pour le temps porteur ». Mais on peut aussi voir les choses autrement :

partant de ce que l'effection d'un événement possède une orientation temporelle ascendante, faire l'hypothèse que c'est cette propriété intrinsèque, symbolisée ci-dessus par « (>) », et non la position d'un observateur, qui, associée à une représentation dynamique, va faire naître l'image portée par le participe d'une effection caduque.

Il est également possible de représenter les deux autres formes sur ce même principe. Pour le gérondif, rien n'empêche d'obtenir « l'image d'une effecton en cours » ; pour l'infinitif, alors hypothétiquement thétique, cela « pose plus de difficultés ». Car, même si aucune n'est interdite, ni une antériorité de principe (Maurice Toussaint), ni une « effecton non engagée » (M.-F. Delpont) ne s'impose réellement. En effet, sa nature thétique et monospatiale place assez naturellement l'infinitif dans une antécédence du non thétique bispatial qui a été accordé au gérondif et au participe, dans la mesure où l'on ne saurait penser la dualité sans évocation préalable de l'unité. Bref, poursuit Jimenez, « négligeant l'avant comme l'après, indifférente à toute variation, [cette nouvelle représentation] autorise de fait tout l'éventail théorique des possibles », et débouche en discours sur les valeurs d'accompli, d'accomplissement, d'un à-accomplir, voire d'un non-accomplir. Posant sans opposer, l'infinitif serait ainsi « la 'protoforme' première en somme ».

Par ailleurs, ajoute-t-elle, de cette facture thétique on trouve d'autres retombées dans la version substantivée de l'infinitif : tandis qu'aux deux autres formes, le gérondif notamment, avec cette substantivation « c'est toujours d'un des actants qu'il est question », avec l'infinitif, au contraire, il s'agit « de l'événement même qui accède au plan nominal ». Tout se passe donc comme si cette conception renouvelée de l'infinitif autorisait à y voir « non seulement [...] une progression, [...] une suite d'instant, mais aussi [...] un tout atomique », et permettait d'en condenser et d'en comprimer le temps porté « jusqu'à le réduire à un point », à une simple existence, « un véritable substantif en somme ».

Préoccupée par la validité de ces hypothèses au-delà de ce trio de formes frustes, Jimenez soulève la question de savoir si le *distinguo* qu'elle propose ne pourrait pas se retrouver partout dans le reste du système verbo-temporel, autrement dit s'il serait légitime de le généraliser. Au-delà, elle se demande enfin si la complexification progressive de ce dernier « correspond à une application singulière de ce principe de scission par lequel s'engendre la distinction entre thétique et non thétique ».

12. J.-C. CHEVALIER (en collaboration avec Y. MACCHI), constatant que les connaisseurs de l'anglais traduisent parfois *to go* non par *aller*, mais par *se rendre*, se demandent quels cotextes peuvent favoriser cette substitution, quel effet il en résulte, et ce qui, dans ce verbe pronominalisé même, est susceptible d'en faire comprendre les raisons.

En première approximation, on peut croire que, sans doute en raison de sa forme même, le dernier verbe renvoie à « une opération plus lourde et plus complexe que celle d'*aller* ». Dans sa forme simple, il implique comme une réciprocité, un aller-retour, dont il explicite le retour (opération seconde : 'donner'<sub>2</sub>), mais présuppose l'aller (opération préalable : 'donner'<sub>1</sub>). À ceci près cependant : que l'acte premier peut aussi

bien renvoyer à d'autres possibles tels que 'prendre', 'voler', 'dérober', 'ôter', 'emprunter', ce qui porte alors le nombre des tensions de deux à trois. *Rendre* peut faire également suite à un 'perdre', en présence ou non d'un animé, et on le voit encore combiné à des noms tels que *visite*, *baiser*, et, dans des tournures plus ou moins figées, à *la pareille*, *coup pour coup*, *la monnaie de sa pièce*, etc. Avec le premier de ces termes, cependant, *rendre* peut apparaître sans la moindre réciprocité, autrement dit en l'absence de toute visite première ; et avec *hommage*, on retrouve la trace de cette opération préalable dans la relation hiérarchique supposée par le terme.

Partout *rendre* amènerait donc comme une réponse à « une demande, une attente quelle qu'en soit la raison ». Et qu'on le voie parfois remplacé par *faire* ne change rien à l'affaire : « Linguistiquement, *rendre visite* a un avant dont on peut dire quel il est ; *faire v.* n'en a point et, s'il en est besoin, il en reçoit un du dehors sous la forme de ce qui l'a causé ». C'est assez en tout cas pour comprendre l'existence d'expressions telles que *rendre un son* ou *une terre qui rend*, qui fait en quelque sorte suite à *arbre qui donne*. *Rendre fou*, *rendre malade*, poursuivent les auteurs, pourra sembler plus délicat à analyser, car on n'y voit pas bien le « retour », ce « rapatriement » qui se laisse encore percevoir derrière *rendre à la santé*, à *la liberté*.

Pour y parvenir, le mieux leur semble donc d'abandonner les représentations mondaines, et d'entrer dans le détail des opérations mentales en cause. L'hypothèse est alors faite que *rendre* est

le signifiant d'une translation, d'un transport d'une première prédication à une seconde. Plus précisément, d'une prédication existentielle négative à une prédication existentielle positive et « antonymique » [...] on passerait d'une position où un être *e* est déclaré appartenir à un ensemble  $E_1$  défini par une propriété négative (non-x) à une position où le même être *e* appartient à un ensemble  $E_2$  défini par la propriété positive correspondante (x),

avec tout ce que ce passage implique dans son antériorité. L'emploi de ce verbe, ajoutent les auteurs, amène « dans l'antécédence de ce mouvement [...] le sentiment chez l'usager de l'existence d'un autre mouvement » inverse. Ainsi, sur l'exemple *Pierre rend le livre à Jacques*, on arrive à un schéma bitensionnel du type :

*Position -2* : « Le livre est à Jacques » → *Position -1* : « Le livre est à Pierre », puis  
*Position 1* : « Le livre n'est pas à Jacques » → *Position 2* : « Le livre est à Jacques »

À ce compte, il devient inutile, voire même contreproductif, de chercher à intégrer dans ce mécanisme tout ce que le co(n)texte pourrait inciter à en suggérer de glose : 'être à', ici, n'apporte rien de plus précis que 'est entre les mains de', voire,

plus généralement, 'a une relation avec (à)'. La présence de perte, don, prêt, emprunt ou vol reste donc « sans pertinence ». Cette analyse, insistent-ils, convient aussi bien « lorsque *rendre* est suivi d'un adjectif participial ou simplement d'un adjectif », cas où l'on voit à l'œuvre un mécanisme identique.

Mais que dire alors de ce verbe *rendre* pronominalisé ? Dans *Le ministre aussitôt se rend à Lyon*, par différence avec certains des exemples sans pronominalisation précédents où ils étaient distribués, les postes sont entre les mains du sujet qui se trouve « donc au centre de tout ». On aurait là ce qui expliquerait l'éventail des effets induits par l'emploi de *se rendre* : lourdeur, solennité, lenteur, pompe, majesté, que fait mieux percevoir sa substitution par *aller* ; pour la personne en cause, il ne s'agit pas seulement de se *dé-localiser*, mais de se déposer au terme du mouvement et d'y être pour agir, quelle qu'en soit la justification.

Pour conclure, sur quelques traductions françaises d'anglais d'où est partie leur réflexion, les auteurs s'attachent à comprendre pourquoi, alors que *to go* acceptait sans problème le verbe *aller*, on le voit à plusieurs reprises éclipsé par *se rendre*.

13. P. CADIOT et R.-J. LAVIE prennent pour objet d'étude les deux substantifs français *instant* et *moment*, qui ont déjà fait l'objet d'études, mais dont ils pensent proposer une analyse originale, parce qu'ils y font le pari de l'*origo* et donnent « à cette idée un plein développement ».

Les deux termes sont loin d'être systématiquement interchangeables. Dans leur distribution, des variations socio-, dia-, voire idiolectales s'observent parfois, mais ici elles se trouvent en quelque sorte neutralisées, puisque les décomptes des deux solutions disponibles mises en parallèle (avec l'« indice de prévalence de *moment* sur *instant* ») proviennent de la Toile.

Au vu des données ainsi récupérées, une série d'hypothèses de plus en plus raffinées est proposée, qui fait passer de la plus courante à « une nouvelle, de nature déictique », progressivement validée par l'examen d'une vingtaine de cas de rencontre. Au départ, une conviction largement partagée : *instant* serait à entendre hors étendue de temps, *moment* avec (hypothèse E). Ce n'est pas erroné, commentent les auteurs, mais c'est loin d'être suffisant. Ils en proposent donc une autre, appuyée sur la deixis : « *instant* serait lié à – ou compatible avec – l'*origo* déictique temporel, quand *moment* ne le serait pas » (hypothèse D), déjà exploitée par d'autres avant eux. Encore convient-il d'associer aux traits E et D celui d'*individuation* (I), qui semble responsable de l'activation alternative de l'un ou de l'autre : sa présence bloque E et favorise D, son absence a l'effet inverse. La mise en œuvre de ces trois dimensions (hypothèse IDE) aboutit ainsi à la double proposition : si l'on a affaire au substantif « individué et repéré, *instant* est nécessairement repéré par rapport à l'*origo* temporel et *moment* ne

l'est pas nécessairement. En l'absence d'individuation, *instant* et *moment* peuvent s'opposer selon E ; ils le font ou non selon les contextes ».

C'est cette hypothèse tripartite qui est mise précautionneusement à l'épreuve par l'examen successif de quelque vingt cas de figure ou explicanda différant par la teneur des associations lexicales ou des structures syntaxiques ; selon leur complexité, ils font l'objet d'une analyse plus ou moins fouillée, parfois assortie de schémas.

Enfin, « pour contourner la variation interindividuelle » dans les séquences *un petit ~*, *en ce ~*, et *juste un ~*, un paragraphe est spécialement dédié à l'examen de « paires oppositionnelles en contexte proche chez le même scripteur ».

Au total, concluent Cadiot et Lavie, « en combinant l'hypothèse – classique – de l'étendue (E) et une hypothèse déictique (D) – que nous avançons ou du moins formulons plus nettement que nos prédécesseurs – nous avons défendu l'hypothèse composite IDE » ci-dessus rapportée, dont l'« efficacité » a été montrée sur « plus de vingt explicanda ». Par ce biais, ils sont parvenus à rendre « compte de la possibilité pour *instant* et *moment* d'être, en usage, parfois synonymes et parfois non synonymes ». Mais, précisent-ils, en tout état de cause il « s'agit bien de synonymie en usage, c'est-à-dire sensible dans certains emplois ; il est vain de tenter de statuer sur une synonymie qui serait essentielle à ces mots ». Ils terminent par deux remarques : 1) au regard du problème particulier lui-même, une dimension délicate serait complémentarément à aborder, « la dimension cognitive et notamment acquisitive » ; 2) sur un plan épistémologique – avec l'appui de Bachelard –, mettre au jour « un opérateur de phénomènes » revient à dégager « ce qui permet de drainer des observables et de mettre en évidence une première cohérence » : autorisant des inductions, celui-ci constitue « une étape vers une théorie et non une théorie achevée. Il permet de voir quelque chose et de poser une question nouvelle ».

14. A. JACOB revient sur un problème qu'avec Maurice Toussaint il a rencontré dans leur approche commune, « résolue et quasi exclusive de la théorie guillaumienne ». Il s'agit de leur « gêne à l'égard d'un dualisme distinct d'autres dualités, parce que *métaphysique* : exprimant la complémentarité du 'physisme' et du 'mentalisme' dans le langage ». Pour sa part, faute de « pouvoir à court terme résorber dans un monisme matérialiste, d'ordre neurologique, des dualités plus *épistémologiques* [...], comme celle de la langue et du discours », Jacob en est venu à mettre avant tout « l'accent sur les composantes *anthropo-logiques* d'une 'mécanique signifiante' relevant d'un 'temps opératif' ».

Cette difficulté a orienté Maurice Toussaint, en tant que linguiste, vers une certaine neurolinguistique. Face à la même théorie guillaumienne, en tant que philosophe, Jacob s'est tourné vers tout ce qui, dans cette approche originale du langage,



relève de la « visée anthropo-logique » et finalement de « la condition humaine ». Cela l'a amené à revenir pour son propre compte sur l'opposition initiale (« physisme / mentalisme »), omniprésente dans la psychomécanique mais porteuse d'un certain spritualisme ou idéalisme, qui, dans l'optique guillaumienne, ne pouvait guère se justifier que « métaphysiquement ». Mais Jacob n'a jamais cru pouvoir se satisfaire d'un positivisme, surtout matérialiste, qui lui paraissait par trop réducteur.

En effet, bien loin de tenter une naturalisation de la linguistique, comme l'avait fait « le jeune linguiste » Maurice Toussaint et son schéma sinusoïdal, cette « sortie anthropo-logique », cette « théorisation de la condition humaine » de l'enseignement guillaumien l'a conduit à abandonner le tenseur binaire radical et à préférer articuler « les cinétismes de la langue à une figure *conique* (sans doute tirée de l'«étrécissement» du modèle chronogénétique) ». En parlant très tôt de « mécanique signifiante », Jacob entendait prendre ses distances avec tout « monisme trop abrupt » et n'éliminer aucun des « non-dits de la symbolisation », « notions de représentation et d'image-temps » incluses. Il estimait possible de « sortir du dualisme, sans sortir d'un corps qui ne se réduit nullement au neurologique », notamment en préférant l'opposition *symbolisation / expérience sensible* à l'« opposition matériel / immatériel ».

« Le terme de synchronie n'était pratiquement plus employé » à l'époque, fait-il remarquer, mais, dès 1967, il évoquait l'« opérativité » – doublée d'une « constructivité historique » – centrale dans la théorie guillaumienne, comme une « synchronie opérative », dans la mesure où « les opérations des locuteurs » se voyaient rattachées « à la construction toujours en cours de leur langue ». Cela dit, rejeter « la dualité langue / discours », qui, il est vrai, induit un « passage du 'paradigmatique' de l'une au 'syntactique' de l'autre » toujours opaque, équivaldrait à se défaire de cet « invisible de la langue maintenu par Guillaume, comme par Benveniste ». Pour tout dire, cela reviendrait à abandonner « l'opposition 'caché / dévoilé' ».

La conviction de Jacob est donc que « tant qu'une maîtrise assez complète des mouvements intra-cérébraux ne sera pas acquise, la part d'ombre justifiera le recours à des médiations comme les schémas guillaumiens, qui ne relèvent pas de la métaphysique » ; et que « là où la positivité du 'neuro-' risquerait d'appauvrir aujourd'hui l'élucidation de l'activité linguistique, l'éclairage 'anthropo-logique', souvent jugé trop présent chez notre linguiste par nombre de ses confrères, pourrait enrichir la théorie en l'élargissant ». Car à ses yeux, plus qu'une autre science humaine, plus que toute autre linguistique en tout cas, la psychomécanique a beaucoup à nous apprendre sur la condition humaine. Dans cette perspective, la figuration *conique*, qui mène du large vers l'étroit, est en mesure de répondre à la double nature du langage, intrication de représentation (du monde) et de communication (intersubjective), de systématisation et de projectivité discursive. « La mécanique signifiante qui s'y déploie à notre insu – dévoilée par la clairvoyance du théoricien – », cependant, maintient

secrète son éventuelle matérialité. Un phénomène comparable s'observe, du reste, du côté de la psychologie, qui « elle-même est devenue 'science du comportement' » : ici aussi, « l'ensemble du corps est en jeu – comme c'est le cas linguistiquement pour la parole et l'écriture ».

Certes, poursuit l'auteur, il n'est pas question de nier le rapport de l'opérativité de la glossogénèse – et le principe d'ordre qu'elle instaure –, avec « l'activité nerveuse et cérébrale », que ce soit dans l'application ou dans l'analyse de ses résultats. Pour autant, en réponse « aux ambiguïtés terminologiques et réelles du mentalisme guillaumien », « l'émergence de processus de symbolisation » ne doit pas être présentée dans la seule lumière de la neurologie, comme Maurice Toussaint l'a suggéré. Sans lui faire correspondre quoi que ce soit d'immatériel, « en radicalisant la méthode génético-structurale » il est plus largement « possible, au contraire, de le rapporter au corps tout entier, dans sa dynamique expressive », de relier les systèmes linguistiques au corps. Ainsi, il n'est pas douteux que la connaissance du cerveau « peut être un garde-fou à l'égard de croyances mal définies ». En complément, il semble cependant à Jacob que, « dans le devenir Sujet du corps », le recours à un « processus d'instancialisation » autorise « le passage du présent flou de l'expérience corporelle à la structuration d'un Instant constant » et « nous garde[...] de sorties inconscientes vers l'intemporel ». À ce compte, « c'est à la fois l'espace et le temps humains, dont l'activité linguistique constitue le foyer, qui sont pris en charge ».

La distinction guillaumienne entre physisme et mentalisme révèle indubitablement un dualisme suspect de « prolongements métaphysiques ». Il convient donc d'apprécier le monisme radical de Maurice Toussaint, même si son option n'est pas la seule recevable, surtout compte tenu des incertitudes qui demeurent sur l'intégration de la linguistique dans les neurosciences. D'un autre côté, il est cependant difficile de songer à faire totalement l'impasse sur l'existence de dualités. En proposant de remplacer ce couple par celui de « sensible / symbolisation – en quête de sens – », « raisonnablement fécond[...] », Jacob n'essaie pas de « naturaliser le sens » : il pense que « l'élaboration de son statut anthropo-logique résorbe sans doute les rémanences et équivoques métaphysiques, voire religieuses, du mental ».

Au total, par rapport à Maurice Toussaint, il (se) pose la question

de la compatibilité de son modèle sinusoïdal et quantitatif avec celui [le sien], conique-vectoriel, qui privilégie la puissance et l'inventif sur le cyclique et l'inscription cérébrale du sujet parlant qu'il autorise : sans sortir d'un corps, dont le cerveau n'est pas la seule composante linguistiquement indispensable.

15. Compte tenu qu'il n'est pas réaliste de songer à maintenir les quelque vingt langues de l'Union européenne à un même niveau, Á. LÓPEZ GARCÍA propose « un

système à quatre langues – anglais, allemand, espagnol et français – » qui tente de respecter un certain « équilibre typologique et sociopolitique respectueux de l'histoire et des racines de l'Europe ».

Vu son ampleur, le plurilinguisme y est une richesse mais aussi un problème. Il n'est pas douteux que, pour certains des pays concernés, l'unité linguistique a grandement aidé au maintien de leur identité. Cela dit, outre qu'elles couvrent individuellement des populations d'importance quantitative très variable, parmi elles l'anglais, le français, l'allemand, l'espagnol et le portugais ont acquis le rang de parler international, ce qui « a une signification économique extraordinaire ».

Par là, *a priori* l'anglais semble bien apparaître comme « la langue commune des Européens ». Mais ce n'est là qu'une apparence. D'une part, ce n'est réellement bénéfique que pour les populations anglo-saxonnes, car son acquisition et sa maîtrise sont tout sauf démocratiques. D'autre part, en dépit du multilinguisme claironné dû aux trois familles d'idiomes apportées et laissées par l'histoire, s'est installé un « monolinguisme factuel » issu d'une uniformisation qui tourne le dos à la diversification linguistique : en effet, outre qu'il escamote complètement le rameau slave, il fait la part belle au rameau anglo-saxon.

López García propose d'envisager les choses sous un autre angle en distinguant, comme dans « beaucoup de sociétés », entre langues *du dedans* et langues *du dehors*. Les premières sont celles qui sont davantage pratiquées à l'intérieur de l'Union qu'au dehors : ce sont tout naturellement celles qui y ont le plus de locuteurs. Les autres se trouvent dans la situation inverse : il s'agit de celles que l'histoire a prédisposées à servir « à l'extérieur opératif de la communauté (c'est-à-dire dans le monde occidental auquel nous appartenons) ». L'anglais et l'espagnol sont les langues d'Europe « les plus répandues » dans le monde ; cependant, bien qu'elles disposent sensiblement du même nombre de locuteurs natifs, le rôle de la dernière comme langue seconde reste comparativement modeste – même s'il s'accroît compte tenu de la place qu'elle occupe aux États-Unis. En Europe même, l'espagnol ne vient qu'au cinquième rang des langues officielles parlées, et est estimé la quatrième plus utile seulement, devant l'allemand. Ce dernier est trois fois moins parlé par des non-natifs que par les natifs, l'anglais deux fois plus.

Cela dit, un jour se posera la question des parlars slaves. Mais, dans l'immédiat, il reste celle du portugais et de l'italien ; le premier, troisième idiome européen le plus parlé au monde, le second, au niveau du français par le nombre de ses locuteurs natifs. Vu la proximité du portugais et de l'espagnol, López García propose de les traiter comme « les deux variétés romanes [d']un seul diasystème linguistique », quitte à s'aider de « mécanismes de reconversion tels que la méthode EUROM4 ». Au-delà, il suggère d'en faire autant pour les espaces français-italien ou allemand-néerlandais,

avec le souci permanent « de rapprocher les langues, jamais [...] de les séparer en marquant leurs différences pour des raisons d'orgueil national ».

Bien évidemment, précise-t-il, cela impose d'abord à l'Europe d'oublier « les stéréotypes linguistiques » – en tant que « modèle[s] fixe[s] de conduite » –, comme elle a fait l'effort d'oublier les stéréotypes nationaux, aussi bien culturels que politiques. Certes, le parler de chaque individu demeure probablement un ingrédient majeur de son identité et de la conscience qu'il en prend. Néanmoins, en deçà ou au-delà de sa « signification culturelle », la globalisation en cours impose de tenir chaque parler pour un moyen de communication privilégié. Renvoyant dos à dos les deux idéologies « globalisatrice de la langue universelle » d'une part, « multiculturaliste du plurilinguisme répandu » de l'autre – du reste souvent présentes chez un même auteur –, López García prône finalement l'adoption de « conduites flexibles qui permettent d'utiliser une langue pour les relations extérieures et une autre pour les intérieures, une langue pour les interlocuteurs romans et une autre pour les interlocuteurs germaniques ».

\* \*  
\*

Ainsi, qu'elles aient directement à voir avec la théorie originale de Maurice Toussaint ou avec celle de Gustave Guillaume, son inspirateur principal, qu'elles suivent d'autres voies théoriques ou s'engagent sur d'autres terrains, la plupart de ces contributions montrent bien la portée linguistique et translinguistique des orientations du premier et l'intérêt qu'elles ne manquent pas de susciter, y compris parmi ceux qui, sans pour autant y adhérer, les ont rencontrées dans leurs parcours de chercheurs.